

« Evan »

Le silence régnait dans la maison, plat, tel l'ombre dans laquelle la nuit les plongeait tous. Des corps assoupis répartis dans des lits, eux-mêmes répartis dans différentes pièces.

Une respiration paisible soulevait lentement sa poitrine alors que sur son visage endormi se reflétait, grésillait, la lumière de l'écran de l'ordinateur. Il était trois heures du matin, elle avait fini par lâcher prise, et se laisser étreindre par les bras de Morphée avec qui elle avait lutté déjà plusieurs heures avant de s'avouer vaincue. Les pages internet étaient encore ouvertes sur des chats, des réseaux sociaux, des jeux. Sa défaite avait donc été soudaine et imprévue. Même sans regarder de plus près l'écran on le comprenait d'ailleurs. Il n'y avait qu'à voir sa position, encore assise adossée au mur de sa chambre, seule sa tête avait basculé sur son épaule droite, un peu inclinée vers l'arrière. Le fruit de la technologie encore et toujours stationné sur ses jambes, avec son chat, qui avait cédé aux avances du fils d'Hypnos et Nyx il y a déjà longtemps, à la chaleur de l'appareil toujours en marche.

Il devait être seulement neuf heures quand le bruit de la maison déjà animée pénétra la petite pièce qui lui servait de chambre, bientôt suivi par la lueur du jour, puis bientôt le froid extérieur. En un frisson instinctif, son corps se recroquevilla sur lui-même. L'ordinateur bascula sur le lit, le chat se réveilla en miaulant.

« Louise, debout ! J'aimerais qu'on ne soit pas en retard au match de ton frère pour une fois ! »

C'était sa mère, qui venait de passer dans la chambre avec l'effet d'une tornade sur tout ce monde endormi, et en était sortie comme de rien était. Louise elle, n'avait pas bougé, mais elle était réveillée. Ça se voyait car un soupir avait animé son corps entier ; c'était dimanche. Et tous les dimanches c'était comme ça, il fallait aller voir Adrien jouer au foot. Si encore ça avait été intéressant, mais ce sport lui passait un peu plus au-dessus de la tête chaque fin de semaine. Pourtant au bout de quelques secondes elle finit par tirer cette masse molle hors du confortable amas de couettes et couvertures qui gardaient encore les restes de la chaleur de la nuit. Elle savait déjà qu'elle n'avait pas le choix de toute façon, elle n'y échapperait pas, mais si elle ne se dépêchait pas un tant soit peu, ce serait aux cris nerveux de ses parents auxquels elle n'échapperait pas non plus.

C'est ainsi qu'elle se retrouva debout dans sa salle de bain vêtue d'un jean simple ainsi que d'un sweatshirt trop grand, à tenter de regrouper sa longue chevelure sombre en une queue de cheval. À peine cette première bataille de la journée terminée que la voix de son père résonnait dans l'ensemble de la petite maison.

« Louise, dépêche-toi un peu, on y va !

- J'arrive ! »

C'était comme ça à chaque fois, il criait, elle criait en retour à s'en déchirer le larynx, avant de débouler dans les escaliers, toute idée de mise en beauté partie en poussière, disparue. Passant sous le regard sévère de son père, la brune se plaçait à l'arrière de la voiture aux côtés de son petit frère, et quelques

secondes plus tard, ils étaient partis. Cette lassante course contre le temps du dimanche matin se répétait encore une fois. Elle rabattait sa capuche sur son crâne et appuyait ce dernier contre la vitre, son attention à présent concentrée sur son téléphone.

Cette matinée s'annonçait encore une fois ennuyeuse et longue. Pourtant, alors que son regard se perdait dans les pixels lumineux de son portable, un sourire persistait sur ses lèvres. Pourquoi ? Parce que peu importait comment la journée commençait, que ce soit mal, ou très mal –car un réveil n'était jamais chose agréable pour elle-, il était toujours là pour rendre chaque nouveau lever de soleil un peu plus brillant, chaque querelle familiale un peu moins blessante, chaque malheur un peu plus heureux.

« À qui tu parles déjà à cette heure-là ?

- À personne, je joue juste. Tout le monde dort à cette heure-là, le dimanche, à part nous bien sûr ! »

Et puis à part lui aussi, bien sûr. Enfin, un petit mensonge comme ça, ce n'était pas bien grave. De toute façon, si elle leur disait qu'elle parlait un garçon qu'elle n'avait jamais rencontré, ils lui interdiraient de lui parler. Ils ne comprendraient pas. Alors elle ne pouvait pas prendre ce risque de leur dire la vérité sur Evan. Lui qui en six mois avait réussi à devenir tout pour elle, ça c'était fait si naturellement que jamais elle ne pourrait s'imaginer se passer de lui aujourd'hui. Il avait son âge, mais c'était un peu un poète. Il avait les mots les plus doux du monde, et sincèrement, c'était difficile à croire que tout cela était réel. Mais pour une fois, ça lui arrivait, à elle, et pour rien au monde elle ne voulait le perdre.

En un bruit sourd, les portières de la voiture se refermaient derrière eux et leurs pas se glissaient dans la boue poisseuse et collante de l'hiver. Ses parents allaient accompagner son frère jusqu'au vestiaire pendant que Louise prenait sa place dans les gradins près du terrain. Elle s'était assise dans un coin pour être un peu au calme et se consacrer à ses échanges avec Evan, en priant avant tout pour ne pas être dérangée.

« De Evan : J'ai une chance incroyable de pouvoir correspondre avec une personne telle que toi, qui sait me donner le sourire en un simple mot, qui sait éveiller en moi des sentiments endormis comme insoupçonnés, et qui aurait cru, que c'est en enterrant ma vie et mon existence sous les décombres de la technologie que je trouverais enfin la lumière pour me guider à la vie ? Celle que j'avais inconsciemment attendue depuis toujours ? Louise, il n'est plus suffisant de te dire à quel point je t'aime, que ce soit indéfiniment, infiniment, inexorablement, inlassablement. Celle que j'avais attendue inconsciemment depuis même le moment où je poussais mon premier cri de nouveau-né. Et pour rattraper le temps perdu à ignorer une telle présence, même les instants dédiés à mon repos sont dédiés à toi, je rêve de toi Louise, la nuit, le jour. Il ne se passe un instant sans que ta présence fantasmagorique n'occupe mon esprit. Alors si tu le veux bien, dans la semaine à venir, exaucer mon souhait devenu ma plus grande obsession qui est celle de te rencontrer. Te voir enfin, en face de moi, pouvoir passer mes métacarpes entre les mèches soyeuses de ta chevelure, croiser ton regard pour de vrai cette fois, entendre ta voix, résonner encore et encore au creux de mon oreille, afin que je ne puisse jamais l'oublier. Serais-tu d'accord et prête à te laisser embarquer là-dedans ? »

Son cœur venait de manquer un battement dans sa poitrine, ses yeux en amande arrondis au défilé de ces mots toujours aussi surréalistes par leur beauté poignante et incontestable, était-ce vraiment possible ? Avait-elle bien lu, bien compris ? Alors il approchait, et était bien réel, ce jour où enfin ils pourraient venir à se rencontrer, s'approcher, se dévisager mutuellement, s'aimer « pour de vrai ». Cela devait être la cinquième fois que son regard parcourait de nouveau, analysait toujours un peu plus le message dernièrement reçu. Non, elle ne pouvait pas se tromper. Il l'avait bien dit, il voulait la rencontrer.

Le mercredi, ils avaient fini tous les deux par se décider, et il fallait dire que les quelques jours qui la séparaient de celui qu'elle attendait tant étaient meublés par l'impatience. Il lui avait donné rendez-vous à Paris, au pied de la Tour Eiffel. Il y avait beaucoup de monde à cet endroit, soit. Mais il saurait la reconnaître, Evan le lui avait assuré, une photo d'elle avait suffi à marquer son esprit à jamais. Et elle le croyait, comment aurait-elle pu de toute façon douter de lui ? Elle ne le pouvait pas, personne ne l'aurait pu.

Alors ce matin-là, c'était une tornade humaine qui avait pris possession de sa chambre pour trouver une tenue adaptée à une occasion aussi unique. Son pull marinier qu'elle aurait pu mettre tous les jours ? Non, ce n'était pas « tous les jours ». C'était *le* jour. Alors quoi ? Sa robe qu'elle avait achetée pour l'occasion d'une fête, avec un sublime dos nu ? Non, certainement pas, elle ne voulait pas avoir l'image d'un pantin, de toute façon elle ferait tâche habillée de la sorte. Il fallait qu'elle soit naturelle, mais pas habituelle, spéciale, mais pas festive. Encore une tâche complexe qui était élaborée à son attention ce matin. Mais elle parviendrait à déjouer ces plans, et à réussir à trouver la tenue idéale. C'était nécessaire. Elle se le devait, elle le lui devait. Après au minimum une quinzaine de minute de recherches intenses, elle finit par associer une jupe noire assez simple qui lui descendait juste au-dessus du genou. Avec ça, un pull fin d'un violet sombre. Cette fois, elle était prête, pour une fois, elle lâcha ses cheveux.

Déboulant les escaliers avec une énergie matinale inhabituelle, Louise ne manqua pas d'attirer l'attention de sa mère, une fois encore, par cette bonne humeur étonnante.

« Où tu vas, aussi jolie ?

- Je vais à Paris avec mes copines. On va faire les boutiques. Tu ne te rappelles pas ? Je t'en avais parlé ! »
- Ah oui, c'est vrai. »

Elle connaissait ce regard, un peu suspicieux, mais aussi confiant. Elle la taquinait simplement. Le cœur de la jeune femme se resserra lorsqu'elle fermait la porte derrière elle. Ce n'était pas la première fois qu'elle mentait à ses parents, mais elle ressentait toujours cette culpabilité humaine la ronger un peu plus au fur et à mesure qu'elle s'enfonçait dans son invention, tout en voyant la confiance intacte et inébranlable que ses géniteurs avaient en elle. Mais il le fallait, c'était pour le voir après tout.

À 11h00 exactement, elle était là où elle était attendue et attendait patiemment. Les yeux vifs perdus dans un livre, il ne devrait pas tarder, il le lui avait dit. Une nouvelle vibration, et une fraction de seconde suffisait à ses gestes tremblants.

« De Evan : J'ai enfin cette incommensurable chance de détailler les traits de ton visage, de si près que je n'aurais jamais pu l'imaginer. »

Un sursaut, elle relevait la tête et se retrouvait nez à nez avec lui. Elle avait déjà vu une photo, les cheveux châtain et un peu plus longs que la moyenne masculine. Des traits assez fins encore une fois pour un homme, c'était bien lui. Il avait encore les mêmes lunettes de soleil que sur le portrait qu'elle avait reçu durant l'été. Sauf que, c'était l'hiver. Mais ce n'était pas réellement ce qui lui importait à ce moment précis. Il était là, juste devant elle, pour de vrai, elle était figée. Lentement, ses muscles endoloris par la surprise se détendaient et son cerveau reprenait un fonctionnement correct, quelle impression pouvait-elle donner à rester muette et immobile au lieu de lui parler pour cette première rencontre ?

« E-Evan, pas vrai ?

- Précisément.
- Alors... Tu m'as vraiment reconnue ?
- Non, comment pourrais-je ? Je suis aveugle, Louise.
- Tu... Mais alors comment... ?
- C'est toi qui m'as guidé, je ne comprends pas... Tu viens de venir à moi et de te présenter...
- Quoi ? Mais non, tu m'as envoyé un message et... Mais attends, tu ne peux pas m'envoyer de message si tu ne peux pas voir...
- Non, c'est pour ça qu'on s'est toujours appelé. »

Petit à petit, un sourire s'était formé sur ses lèvres rosées ; petit à petit, il s'était effacé. Ça n'avait aucun sens. Ce n'était pas possible. Qui dans ce cas, qui était derrière tout ça ? Elle regarda Evan, ou celui qu'elle pensait être Evan, puis son regard balaya la foule. Bientôt, une main tendue, elle ne se sentait plus elle-même, elle la prit, la main l'attira à elle, elle la suivit sans même plus prendre la peine de penser, reconnût le moteur d'une voiture qui démarrait, une présence humaine qui la retenait à ses côtés mais elle ne se débattait pas. Une douleur violente à l'arrière du crâne, l'atmosphère lourde et pressante se resserrant autour d'elle. Puis plus rien.